

Fragments d'un deuil

Sylvie Dion

Volume 23, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007593ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007593ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dion, S. (2011). Fragments d'un deuil. *Frontières*, 23(2), 64–66.
<https://doi.org/10.7202/1007593ar>

FRAGMENTS D'UN DEUIL

À la mémoire d'Anita, psychanalyste

Un masque sur les traits – Une accélération du souffle –
Une extase de séparation Appelée la « Mort »

Emily Dickinson

Sylvie Dion,

auteure et enseignante,

Département de français et de lettres, Collège Ahuntsic.

L'ANNONCE – Derrière moi, j'entends mon cri. Une onde sonore jetée dans l'air, me poursuivant, un écho de douleur vive détaché de ma propre gorge.

Je revis la fulgurance du deuil et l'étrange sensation que celui qui meurt me rend la vie sauve.

Et je vous perds d'un seul coup. Je me sépare d'une compagne archéologue avec qui je fais des fouilles, décrypte des fantasmes et des vérités, avec qui je lis certaines couches géologiques du corps, ces cassures ou stries profondes laissées par la jouissance¹. Tout ce qui tonne du dedans nous l'entendons : l'excès tout autant que le vide.

Pourquoi encore rêver sans votre écoute probable après les rêves, sans votre voix à qui j'adresse leurs histoires ? Je cherche à retenir son timbre, à me rappeler votre regard, celui qu'on se jette au moment de conclure la séance : une énigme sur les traits du visage laissée entre nous et, par la suite, toutes ces portes qui se ferment en un silence accompli.

Plus personne pour libérer les mots de la gangue des images, délier les cordes de l'angoisse, refaire le trajet du symptôme. Plus de présence pour entendre l'aveu accolé à l'ombilic de mes rêves.

LA CÉRÉMONIE – En gros plan, votre corbillard m'accueille comme dans les cauchemars où le rêveur est trop près d'un réel qui le capture. On me dit que c'est vous dans la boîte et j'essaie d'y croire. Il n'y a rien de glauque dans ce matin de janvier, une montée de la température, le printemps dans l'hiver. Sans préambule c'est vous, votre mort, votre tombe. Je me retrouve dans la position d'une femme abandonnée par une autre, engloutie par

des paroles à me souvenir, tenue à l'exigence d'un savoir et à la nécessité d'inventer des voix avec l'écriture.

À l'église, entre les témoignages, on joue de la flûte traversière et le rythme adagio des notes laisse un répit aux larmes pour couler et le vent violent, cette journée-là, s'immisce dans les fissures des murs, fait craquer et vibrer les vitraux. Ce vent devient une présence céleste, vous êtes déjà incarnée dans la lumière, le mouvement, les couleurs. Ce vivant de votre absence se faufile jusqu'à ma prière.

Puis, des hommes vous soulèvent tandis que j'aperçois votre éloignement définitif dans une allée de visages et de mains. Des fleurs sur la boîte, étendues sur vous, et tout au bout de l'allée, près du seuil, un tourbillon qui vous emporte. Vous êtes déjà disparue quand je sors de l'église. Des marches de pierre m'attendent, des gens dispersés par la fin, la poussière et le vent.

L'INSTANT DU REGARD – Cet instant entre nous se manifeste beaucoup plus à la fin de la séance qu'au début lorsque, exténuées par les images et les associations, un sens surgit du revers intime de je ne sais quelle parole, quelle écoute, et nous laisse aussitôt à un carrefour inconnu. Parfois, devant nos yeux, le sans nom de la Chose² passe, ramène le rideau du silence, de la contemplation fascinée où l'analysante que je suis, éblouie par une scène, semble retenue à un fil unique qui la possède à l'intérieur d'elle-même.

Désormais, je regarde votre mort avec une sorte d'envoûtement et n'en finit plus de fixer le point livide de votre départ.

L'ÉTREINTE – Peur d'un amour qui apparaîtrait à la place de votre absence. Peur-envie d'un autre visage près du mien, d'une tombée soudaine, de m'élaner vers un abandon dévastateur, sans fond. Dans son sillage, le mouvement du désir agrippe ma main, je respire très fort et j'ausculte cent fois mon cœur avant de parvenir à résister.

Au moment d'éteindre la lumière, j'ai peur que vous me rejoigniez soudaine et éthérée, déguisée en bruit furtif, couvrant ma silhouette qui s'allonge, peur d'être étreinte par vous, que rien ne vous chasse en moi. J'ai crainte que votre regard en moi subsiste. *Car ce ne sont pas les morts qui nous ont trahis, c'est nous, en les abandonnant à la mort, et à l'oubli, et nous le savons bien, durant les heures graves de la nuit* (Sallenave, 1991, p. 171).

* * *

Je fais une sieste, je fusionne ma fatigue à la texture moelleuse de l'oreiller et je retrouve dans le sommeil votre corps perdu. Je m'étends à votre place, me colle aux traces vives de votre vie écoulée, j'entre dans la chaleur que vous auriez laissée sur les draps au moment de mourir.

Dans le roman *Marilyn dernières séances*, de Michel Schneider, Marilyn Monroe fait peut-être à peu près la même chose lorsqu'une de ses mères adoptives – une des seules personnes avec qui elle avait eu un sentiment de sécurité – décède. Elle se couche dans le lit de la morte et dort d'un lourd sommeil pendant des heures.

Ana, ma tante Ana, comme je l'appelais, mais elle n'était pas ma tante, juste la meilleure de toutes les mères chez qui on m'a placée. [...] Le lendemain, je suis entrée dans sa chambre et je me suis couchée sur son lit... sans bouger, comme ça. Je suis restée allongée plusieurs heures sur son lit. Puis je suis allée au cimetière et j'ai vu des ouvriers qui creusaient une tombe. Je leur ai demandé si je pouvais descendre. Ils m'ont dit : aucun problème. Je suis descendue par l'échelle. Je me suis couchée au fond du trou et j'ai regardé le ciel au-dessus moi. La terre est froide sous votre dos, mais la vue est imprenable (Schneider, 2006, p. 84).

Son psychanalyste, Ralph Greenon, savait que le récit de ce souvenir était trop horrible pour être vrai. Mais en tant que vérité fictive, il en disait plus qu'un événement réel sur l'amour que portait Marylin à cette femme.

* * *

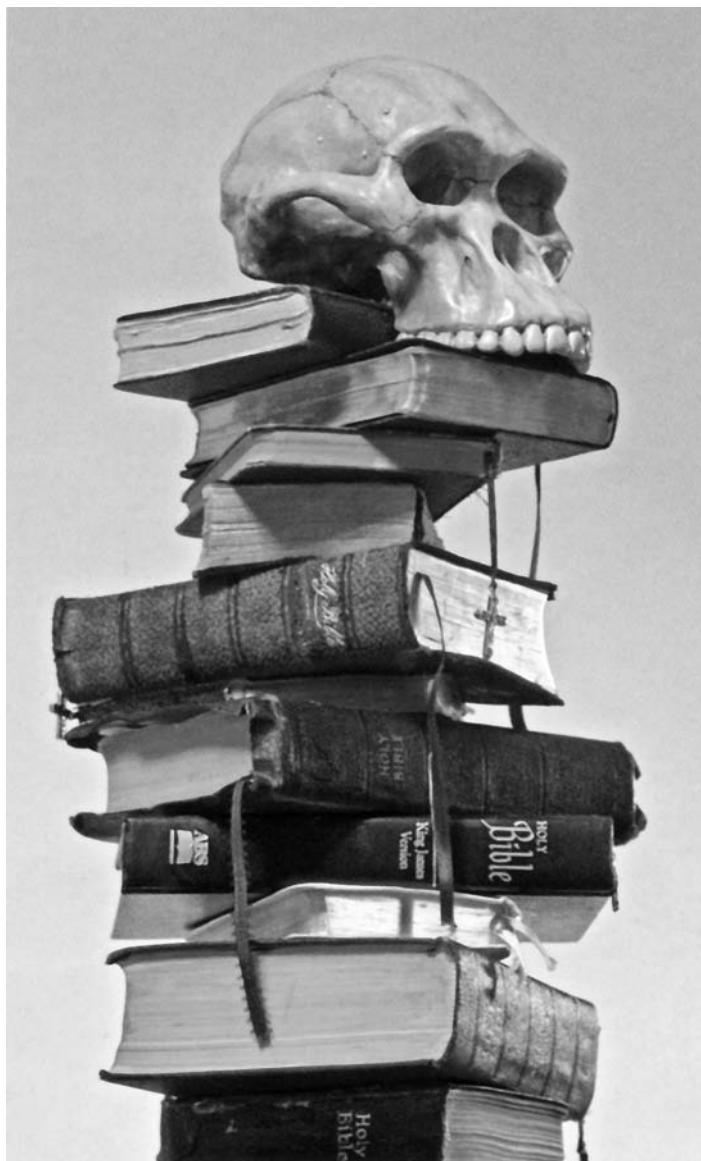
Au centre d'une pièce vide où je me parle seule, l'étrange sensation que vous êtes partie avec mon secret, que la seule personne qui pouvait témoigner de mes inscriptions dans cette vie est disparue. Me voilà vulnérable face aux écritures de l'inconscient, laissée à moi-même devant la Chose, l'impossible et le travail sinueux de la mort qui rôde.

En disparaissant, les morts emportent un peu de nous-mêmes. Chaque deuil nous tue. Nous en avons tous fait l'expérience. Il y a une joie, une fraîcheur qui s'estompe au fur et à mesure que les deuils s'accumulent... Nous mourons chaque fois un peu plus en perdant ceux qui nous entourent... (Gaudé, 2008, p. 141).

LE MANQUE – Merveille c'est de rêver encore, de rester suspendue au souvenir des images, de m'entendre vous raconter les bribes de mes rêves, retaillées jusqu'à vous. L'un d'eux a hanté de vieux espaces comme s'il était le fantôme entêté d'une mémoire. Je suis revenue sur les lieux retrouvés d'une perte : l'appartement de mes grands-parents morts possédé par moi seule, malgré la peur au corps et la solitude dans cet espace qui porte les marques lugubres du passage des années.

* * *

Je pense à vous et à *La Promenade au phare*, ce roman dans lequel Virginia Woolf met en scène une famille, les Ramsay, et y raconte leur histoire pendant qu'ils passent leurs étés en



Galerie Art Mûr, Montréal.

Sarah Perry, *All The Way Down*, 2009, bibles, moulage d'un crâne d'*Australopithecus africanus*, 236 x 58 x 58 cm.

Cornouailles. À la mi-temps du récit, la mort subite de la mère est représentée sans que l'auteure évoque la moindre trace de son corps. La forme des objets et les éléments de l'air et du vent prennent la place laissée vacante par la mère.

Ainsi, dans la maison vide aux portes fermées à clef, aux matelas roulés, ces petits airs vagabonds, avant-garde d'armées immenses, s'engouffrèrent tout farauds, balayant le plancher nu, grignotant, effleurant, sans rien rencontrer dans chambre ni salon qui leur résiste vraiment. [...] Les choses qu'on avait laissées et ôtées sur place [...] conservaient seules forme humaine et au milieu de ce vide témoignaient que jadis elles avaient été habitées, animées ; que jadis des mains s'étaient affairées sur des crochets et des boutons ; que jadis le miroir avait contenu un visage, contenu un monde en creux où tournait une silhouette, jaillissait une main, [...]. Ainsi la beauté régnait, et le silence, et tous deux s'unissaient pour créer la forme de la beauté elle-même, une forme dont la vie s'était retirée ; solitaire comme un étang au crépuscule aperçu dans le lointain par la fenêtre d'un train... (Woolf, 1927, p. 204-205).

* * *

Il me manque aussi ce moment de plénitude, de respiration, d'humilité envers soi-même, ce moment au sortir de la séance où nous nous situons dans l'étirement de sa fin ; nous sommes vidés et repus à la fois, un pan de notre histoire est en train de s'édifier en se fragmentant ; un sens se décompose et se recrée à travers un chant plus près du désir, débarrassé de la pression du corps. C'est un interstice où le désir pointe et on en éprouve une extase d'être. Quelque chose de nous existe à l'état pur, jubilatoire, le temps s'arrête et on ne fait qu'épier tous les passants à la fenêtre d'un café.

Il me manque l'amour. Je n'ai jamais aimé ni écrit sans vous. Et maintenant que je n'ai pas même une ombre vous ressemblant à me mettre sous les yeux ni même une photo qui aurait retenu la lumière dans votre regard, je façonne les mots que nous n'avons pu dire, parle aux morts que nous n'avons pu déterrer.

* * *

Votre mort me donne une vue sur cette inexplicable absence presque immatérielle que je laisserai aux autres, suivi d'un fort sentiment d'impuissance. Je disparaîtrai et la lumière restera aussi vive à la fenêtre et dans les yeux des êtres que j'aurai aimés et l'air, le vent, continueront leur déplacement. À part les images et les souvenirs dans la tête de ceux qui me survivront, rien ne sera isolé, à l'exception de la pierre ou de l'urne, je serai dépossédée des sanctuaires vivants que j'avais construits au cours de ma vie.

Qu'est-ce qu'une vie au regard de toutes les autres, celles d'avant et d'après ? Qu'est-ce qu'une vie si nous devons ne laisser aucune trace, alors que notre vie durant nous nous sommes esquivés à fournir des preuves de notre existence aux autres ? Que vaut cette vie-là dès l'instant où je sais que la disparition est le seul acte qui garantit sa valeur ?

Elle est le non-sens qui donne un sens à la vie. Le non-sens qui donne un sens, en niant ce sens. C'est ce que montre bien le rôle de la mort dans les existences brèves, ardentes, les existences très courtes et ferventes et dans lesquelles c'est la mort qui donne sa force et son intensité à l'existence. [...] Nous voudrions tout à la fois la ferveur de la vie et aussi l'éternité (Jankélévitch, 1994, p. 40).

LA FIN. – Je m'en souviens comme un événement hors temps, en marge d'une durée réelle, un court-métrage de fiction. Je n'oublierai pas ma stupeur et mon cri, à leur suite une béance dans l'espace qui m'accompagnait, une ligne d'absence sur laquelle j'allais entamer la marche du deuil. Je me rappellerai pour toujours cette journée, un redoux en plein janvier avec un suroît qui balayait jusqu'aux larmes. La lumière blanche de l'hiver et le noir du corbillard, cette sensation que tout est vrai, mais que nous n'avons pas les moyens de reconnaître la réalité de la mort, nous en recevons seulement les images à travers les rituels organisés. Le corps éprouve précisément qu'un événement s'est passé en-deça des mots.

[...] la mort n'est pas un retour à un état antérieur, mais, comme le nouveau-né passe d'un monde clos à un espace immensément ouvert, le nouveau-mort passe d'un monde limité, aussi vaste et intense soit-il, à un infini ; il y a expulsion hors d'une intimité vers un inconnu radical. Et l'un et l'autre sont hors langage, *infans*, privés de parole (Germain, 2011, p. 125).

* * *

J'ouvre tous les livres en pensant à vos yeux baissés sur leurs pages. Le silence ne parle que de mort, une extase verbale sans fond, étant donné l'arrêt de la parole entre nous. Laisser le livre

ouvert tandis que vous n'y êtes plus, voilà le cœur de la difficulté à surmonter, laisser le livre inachevé, attendre les mots, ceux qui viennent de ce flux sanguin en plein mouvement, à l'orée des veines et des artères.

On se verra dans les rêves où nos rencontres seront imprévues et furtives. On se rejoindra aussi parmi tous ces monuments de pierres et d'adresses que j'érigerai au cours des années. De vous, il me restera un immense jardin et des stèles sur lesquelles j'irai danser, chanter et écrire. Écrire cette promesse de désir que je vous ai faite.

Et pas de derniers mots. Juste des mots nomades, infusés du silence même qui irradie des disparus, du grand silence qui flue de l'extrême lointain vers lequel ils s'en vont inexorablement. [...] Des mots, de simples mots sans prétention, moins pour chercher à bâtir de superbes tombeaux que pour tenter d'ouvrir en grand les tombeaux vides, et de les maintenir tels (Germain, 2011, p. 129).

L'ATTENTE – Je vous attendrai avec l'aube changeante de l'été se projetant dans l'automne. Je patienterai jusqu'au printemps prochain, j'apercevrai le profil de votre visage dans le givre laissé par le froid de l'hiver. Je m'arrêterai dans votre rue, devant votre maison, je guetterai votre absence, vous imaginerai assise dans votre fauteuil attendant mon arrivée, le rideau qui bouge à la fenêtre, la porte qui s'ouvre, sans vous.

Je vous attendrai avec ce regard que jette parfois la lumière, blafarde et brillante à la fois, irradiant jusqu'à la sécheresse des os, accompagnant le vent qui chasse la poussière d'un lieu à un autre, ce mouvement de la vie qui déplace les morts d'un souvenir à une évocation.

Je vous attendrai en écrivant tous ces bruits que fait le temps en avançant, ces sursauts du désir qui allègent le poids d'exister. J'attendrai la plume à la main en tentant de transcrire les sonorités que laisse la mort chez les vivants, ce que dépose votre départ. Vous n'êtes plus et je suis, et comment exister dans ce que vous n'êtes plus et dans ce que je suis encore ici ?

Bibliographie

- DICKINSON, E. (2007). *Lieu-dit l'éternité*, Paris, Éditions Point.
- GAUDÉ, L. (2008). *La Porte des Enfers*, Arles, Acte Sud/Montréal, Leméac.
- GERMAIN, S. (2011). *Le monde sans vous*, Paris, Albin Michel.
- JANKÉLÉVITCH, V. (1994). *Penser la mort ?* Paris, Éditions Liana Lévi.
- KRISTEVA, J. (1987). *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Éditions Gallimard.
- NASIO, J.-D., (1992). *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Éditions Rivages.
- SALLENAVE, D. (1991). *Le don des morts*, Paris, Éditions Gallimard.
- SCHNEIDER, M. (2006). *Marilyn, dernières séances*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle.

Notes

1. La jouissance est un mot pour dire l'expérience d'éprouver une tension intolérable, mélange d'ivresse et d'étrangeté. La jouissance est l'état énergétique que nous vivons dans des circonstances limites, dans des situations de rupture, au moment où l'on est à même de franchir un cap, d'assumer un défi, d'affronter une crise exceptionnelle, parfois douloureuse (Nasio, 1992, p. 55-56).
2. « [...] nous parlerons de *Chose* en y entendant le « quelque chose » qui, vu à rebours par le sujet déjà constitué, apparaît comme l'indéterminé, l'inséparable, l'insaisissable, jusque dans sa détermination de chose sexuelle même (Kristeva, 1987, p. 22).